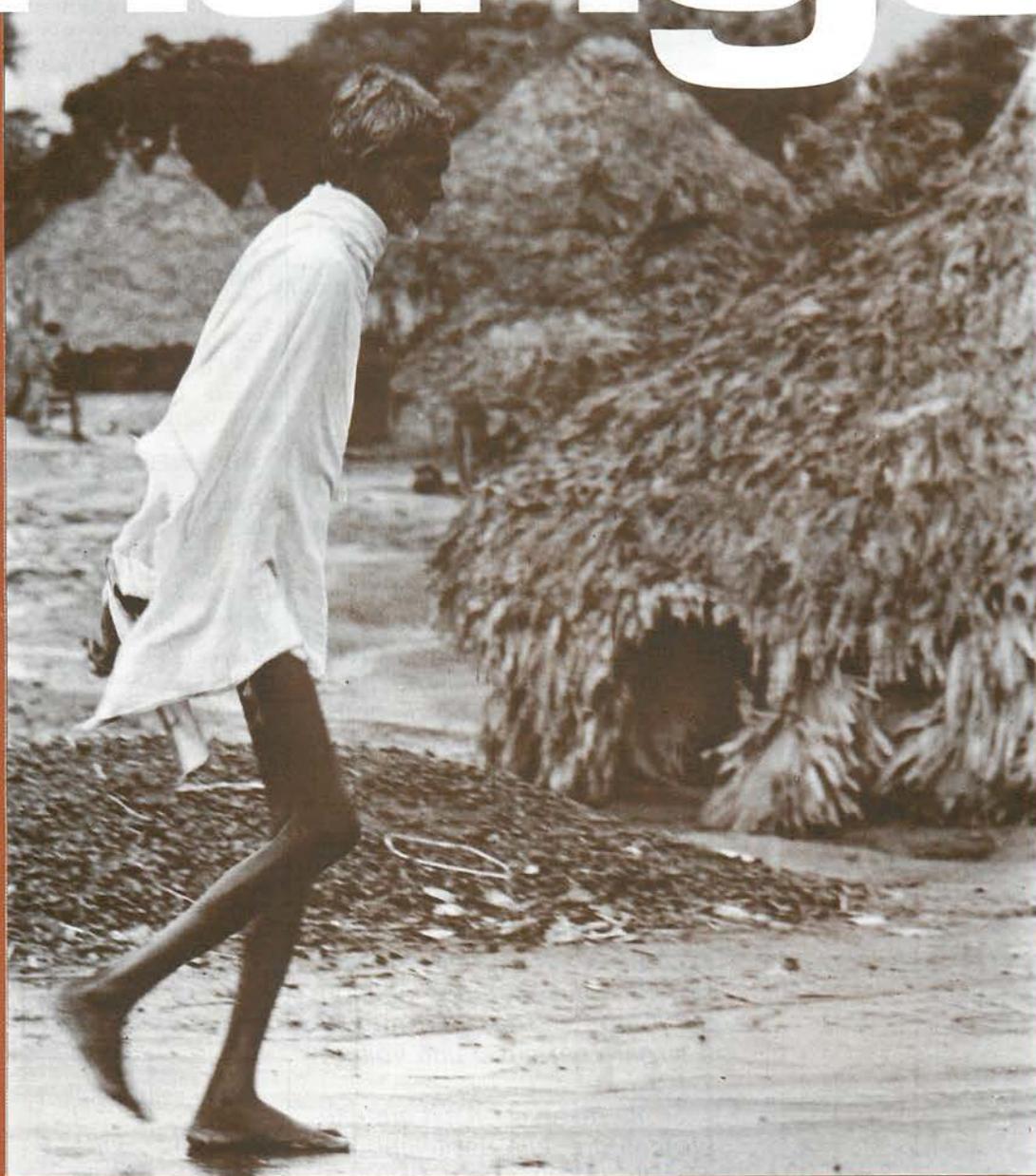


TRIBUNE DE GAUCHE

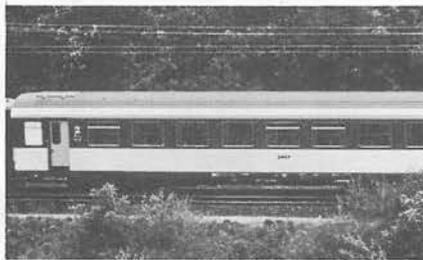
# changer



## Solidarité des peuples Dignité de l'homme

Le plaidoyer d'un spécialiste africain du développement

# ESSO SHOP Tout pour votre voiture!



Une voiture SNCF



D'autres voitures SNCF

## Continuez avec nous

Le train, tout le monde le sait, vous conduit partout en France, rapidement et en toute sécurité. Toutefois, il ne peut vous déposer au pied de votre porte ou vous accompagner dans tous vos déplacements.

C'est pourquoi la SNCF met à votre disposition un service de location de voitures sans chauffeur dans plus de 200 gares.

Voyagez en vous reposant et continuez votre route en toute sécurité : la voiture de location qui vous attend dès votre arrivée à la gare est aussi une voiture SNCF.

La réservation est gratuite et peut être faite par téléphone à PARIS 292.02.92, à BORDEAUX 91.20.65, à LYON 37.14.23 et à MARSEILLE 50.83.85, ainsi que dans toutes les grandes gares ou auprès de votre agence de voyages.

**train+auto**  
**SNCF**  
LOCATION DE VOITURES

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.  
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.  
Tél. (022) 33.09.20.

### ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .  
Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .  
Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

### Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

### Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

## Le rassembleur

Le nouveau rassembleur de foules n'est ni un chanteur rock, ni un politique promettant la lune, ni un Superman franchissant les montagnes d'une seule enjambée. « Il arrive, écrit Jean d'Ormesson dans le Figaro, sans avions, sans chars, sans subventions, sans rien, les mains rigoureusement vides. » Qu'ont entendu les 14 000 journalistes qui avaient demandé, paraît-il, à le suivre à New-York et les millions d'Américains qui se pressaient sur son passage ? Aucune concession aux mœurs libérales mais un

message rigoureux, un rappel des fondements de la foi et de l'enseignement chrétien. Les multitudes se déplaceraient donc pour autre chose que pour se griser de sensations fortes ? Ont-elles aujourd'hui soif

## Zimbabwe : dernière chance

Si, par refus d'une solution négociée, les parties en présence au Zimbabwe en

d'un autre langage et d'une espérance plus durable et plus universelle ? Sans doute Jean-Paul II ne se fait-il pas trop d'illusions. Du moins saisit-il toutes les occasions qui lui sont données de répondre à ce qu'il nomme « le défi de notre temps » : « Faire en sorte que le message de l'Évangile pénètre au cœur de la vie des fidèles. »

viennent à se livrer une lutte sans merci, les vainqueurs n'hériteront que de ruines et le sous-continent tout entier, y compris l'Afrique du Sud et la Namibie, se verrait condamné à subir un sort qui

rappellerait celui du Cambodge : l'effondrement économique et la mort de multitudes d'hommes, de femmes et d'enfants. La conférence de Londres sur l'avenir constitutionnel du Zimbabwe-Rhodésie représente donc pour ce pays la toute dernière chance de trouver une autre issue. Au moment où nous mettons sous presse, le succès de la conférence ne tient plus qu'à un fil, tandis que se poursuivent les combats, au prix d'un millier de victimes par mois. Un accord signé sans les chefs du Front patriotique Josuah Nkomo et Robert Mugabé, qui mènent la guérilla depuis les pays voisins, paraîtra à certains plus facile à obtenir. Mais ce serait un triste pis-aller alors que quelques indices laissent espérer que les guerilleros pourraient adoucir leur position.

## A TRAVERS CHAMPS

### Labours

A fin août 1928, dans le nord de l'île de Seeland, je voyais les neuf charretiers de la ferme de Sauntegaard partir dans l'allégresse, comme pour une fête, chacun avec sa légère charrue et ses deux chevaux, pour labourer, en vue des semences de blé, un champ de trèfle que les soixante-dix vaches rouges de la ferme achevaient de pâturer, alignées au piquet le long d'un côté du grand rectangle vert. Les attelages se suivaient à la queue leu leu et la douce terre profonde se retournait, luisante et brune, enfouissant un tapis feutré de verdure fertilisante.

Cinquante-et-un an et un mois plus tard, dans une ferme française, les pommes de terre rentrées dans la grange, les engrais épandus sur les chaumes travaillés, un jeune gars allait entamer le labour d'une chaume de blé à semer en orge d'hiver.

Il regardait amoureuxment la charrue trisoc bien graissée qu'il attelait à son tracteur et il lui parlait : « Tu rigoles toi, hein ! Ça te plaît d'aller labourer ! Ne dis pas le contraire, tu brilles d'envie ! Tu t'embêtas sous le hangar... Tu vas voir si on va s'amuser ! » Le lendemain à midi, les neuf hectares étaient labourés... mais le garçon démarrait avant l'heure et rentrait en retard.

Tous les gars du monde aiment labourer, enfouir sous les sillons rectilignes de terre fraîche le fumier, l'engrais vert ou les éteules poussiéreuses – tout ce qui doit périr pour nourrir une vie nouvelle. CHANGER, c'est labourer le monde.

**Philippe Schweisguth**

## Mensonges et silences

Derrière les péripéties de l'affaire centrafricaine, que de mensonges inquiétants, que de silences maladroits ! N'est-ce pas le mensonge qui a accompagné le règne et la chute de Bokassa, comme il avait entouré le soutien, puis, en dernière extrémité, l'abandon de la France ? De leur côté, les assertions, démentis et contre-vérités qui ont émaillé les premières journées de la présidence de David Dacko ne laissent rien augurer de bon sur la solidité du nouveau régime. C'est le mensonge encore, compagnon de la peur, qui a dicté aux anciens dignitaires de l'empire, nus derrière leurs barreaux, les arguments avec lesquels ils se disculpèrent l'autre jour devant la caméra de TF 1.

Quant aux silences, ceux du gouvernement français, dont aucun porte-parole n'a osé annoncer où était accueilli l'ex-empereur (quel contraste avec le communiqué du gouvernement ivoirien !) ni dans quelles circonstances

s'était opéré le changement de régime de Bangui, ils ne valaient guère mieux. Au moment où l'excitation de l'opinion devant le drame centrafricain était à son comble, combien plus rassurantes et convaincantes étaient, dans un tout autre domaine, les explications de ce professeur de médecine de la maternité Baudelocque à Paris, fermée à cause d'une infection mystérieuse ! Il n'a pas craint de dire franchement les faits, les inconnues, les questions que lui posait le drame qui a coûté la vie à plusieurs nouveaux-nés. Malgré la gravité de la situation, ceux qui ont entendu ce professeur se sentaient en confiance à cause de son honnêteté et de sa précision. Le jour où nos gouvernants ne craindront plus d'appeler un chat un chat et de jouer le jeu de la franchise, ils auront moins de raisons de s'inquiéter des mauvais résultats des sondages.

**Méridien**

# Solidarité des peuples

## Dignité de l'homme

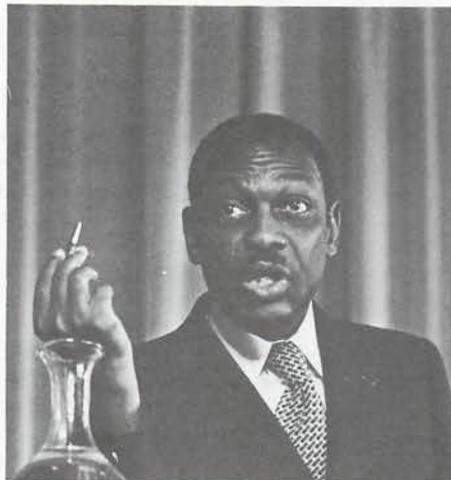
Nous avons choisi comme thème : « Besoins des hommes et besoins du monde dans la perspective d'un nouvel ordre international ». Cette expression – nouvel ordre international – gêne souvent. Lorsque, il y a quatre ans, elle a été prononcée dans les enceintes internationales, elle n'a pas été accueillie avec grande faveur. Aujourd'hui, il n'y a pas de réunion, pas de congrès, pas de rapport international, pas de diplomate qui ne se réfère tant soit peu à la nécessité d'un nouvel ordre international.

Nous pouvons essayer d'approfondir ce que nous savons, ce qui nous gêne et les raisons pour lesquelles nous nous inquiétons. Nous devons savoir pourquoi on parle d'un nouvel ordre international dans cette perspective, pourquoi les besoins du monde et les besoins des hommes que nous sommes peuvent être mis dans la perspective de ce nouvel ordre international.

Très simplement et très schématiquement, je dirai ceci : l'ordre qui nous régit et qui continue de nous régir est une structure, un genre de relations nord-sud, est-ouest, sud-sud, nord-nord – je ne cherche pas à dire qui est responsable et qui ne l'est pas – fondé essentiellement sur la force et la domination. Le type même de ces relations de force et de domination est l'exemple quotidien de la fluctuation des prix des matières premières. Vous êtes des hommes d'entreprise, vous savez comment vous fixez les prix de vos productions. Je suis fils d'un paysan du tiers monde, je sais combien ces paysans doivent attendre pour savoir à quel prix on achètera aujourd'hui l'arachide, le cacao ou l'huile de palme. Voilà déjà la première grande différence. Dans un cas, vous êtes concernés par la manière de fixer vos prix, même si le fait d'être concernés signifie que vous devez tenir compte d'un ensemble de facteurs que vous ne maîtrisez pas entièrement : en fait vous êtes orientés vers cette solution parce que vous participez directement à la production et à la mise sur le marché d'un produit que la société vous achète. **En revanche, alors que son produit est nécessaire pour le commerce mondial, pour la consommation mondiale, le paysan du tiers monde ne peut pas**

*Un exposé fait à Caux  
lors d'un colloque  
industriel  
par M. Albert Tévoédjrè*

**M. Tévoédjrè, originaire du Bénin, est directeur de l'Institut international d'Etudes sociales, à Genève, et directeur général adjoint du Bureau international du Travail. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment « La pauvreté, richesse des peuples » (Editions Economie et humanisme, Paris), une étude courageuse et réaliste sur divers aspects du développement. L'exposé de M. Tévoédjrè à Caux a été fait à titre privé.**



être dans le circuit de la fixation de son prix.

Deuxième exemple, celui des phénomènes qui relèvent d'une situation de colonisation du nord vers le sud : rappelez-vous, par exemple, le fait que, pour la paix, la sécurité dans le monde, on a utilisé dans le passé des territoires et des hommes pour assurer la défense nationale ou régionale d'autres pays. L'ordre international qui est mis en cause est caractérisé essentiellement par la non-participation de certains à la définition d'une aventure humaine.

Comment voyons-nous le monde aujourd'hui ? Dans l'une des brochures que vous mettez à la disposition de vos participants et que j'ai feuilletée, j'ai trouvé des phrases qui rejoignent exactement mon sentiment : quel monde voulons-nous, quel monde avons-nous, quels hommes sommes-nous, quels hommes voulons-nous être ? Cette interrogation résume tout le dialogue nord-sud : malheureusement, jusqu'à présent, cette question n'a pas été posée : ou si elle l'a été, c'est toujours sous des formes cachées, sous le couvert du commerce, de la diplomatie, des négociations Salt, etc. Mais, en réalité, quel monde voulons-nous ?

### Le monde du mensonge

J'ai lu récemment un article, paru il y a déjà plusieurs mois, dans le **International Herald Tribune** sous le titre : « Le mensonge devient objet d'enseignement à l'université Harvard. » Ainsi le mensonge pouvait-il être l'objet d'un enseignement dogmatique dans l'une des universités les plus célèbres du monde et à laquelle j'ai eu la chance d'appartenir ? En lisant cet article, je me suis aperçu qu'il existait, en effet, à Harvard un professeur qui disait en substance pour ce qui concerne la publicité : « Ne cherchez pas à comprendre. Dites aux gens ce que vous savez qu'ils veulent, afin qu'ils achètent votre produit. Vous serez ainsi entendus. Mentez, mentez s'il le faut : l'essentiel, c'est le résultat. » Et il y avait ainsi des cours où les jeunes gens apprenaient à mentir au mieux afin d'atteindre le résultat qu'ils s'étaient fixé.

Un monde dans lequel le refus de la vérité, le refus de la communication au jour le jour dans la sérénité, dans la confiance, devient la norme, est un monde où je ne peux plus savoir ce que vous me dites ; vous ne pouvez plus vous appuyer sur la parole d'homme que je vous promets, les enfants ne savent plus si les parents jouent, mentent, disent la vérité, leur donnent une orientation ; les patrons et les ouvriers sont dans une situation de conflit perpétuel. Nous sommes dans un monde où le mensonge a pris le dessus dans les rapports des hommes, dans les rapports entre hommes et femmes, au sein des entreprises, dans les rapports internationaux. Je vous mets au défi de me dire s'il n'y a pas un seul conflit international aujourd'hui où, en cherchant bien, on ne trouverait le manque de vérité comme fondement du refus de dialogue, du refus de communication.

Le mensonge est aussi à la base de la violence, l'un des caractères essentiels de notre monde. Je n'ai pas besoin d'aller très loin pour illustrer ce fait, qu'il s'agisse des brigades rouges, de l'Irlande, de l'Ouganda hier, aujourd'hui et peut-être demain, de la Guinée équatoriale, que sais-je encore ? Nous vivons dans une violence perpétuelle et structurée, dont certains tirent leur gagne-pain, leurs bénéfices. Appuyez-vous par nos silences, par notre acquiescement, l'idée que le mensonge d'un côté, la violence de l'autre, constituent des fondements acceptés d'un monde dans lequel nous souhaitons pourtant vivre ?

## La rupture des générations

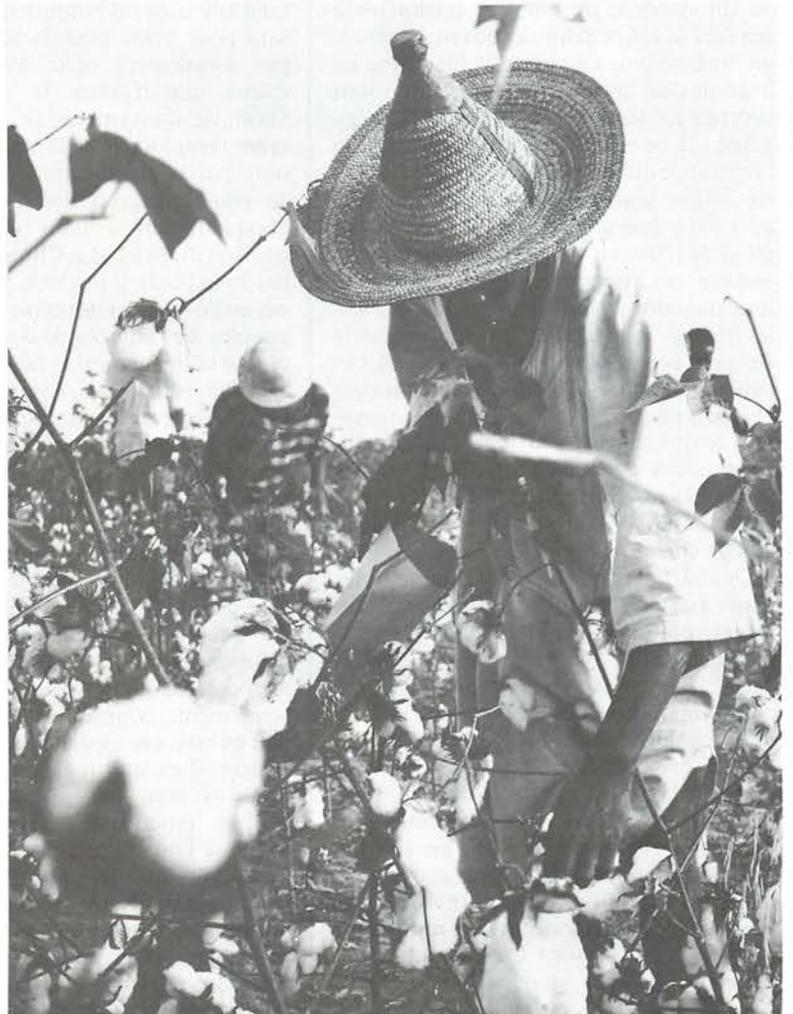
Lorsque j'étais élève sur les bancs de l'école, j'ai appris comme vous tous que l'homme est un animal raisonnable et un être de société. Or je constate que si aujourd'hui un tiers des hommes peuvent affirmer qu'existent les conditions nécessaires pour exercer leur définition d'homme, c'est-à-dire d'animal raisonnable, d'être de société, cela constitue un cauchemar pour les deux tiers de l'humanité. Je ne veux pas réveiller en vous la pitié ou les bons sentiments, mais nous avons tous eu la possibilité de voyager dans le monde et de nous rendre compte sur tel trottoir de Calcutta ou ailleurs que des hommes sont nés dans la rue, vivent dans la rue, vont mourir dans la rue, parfois sous nos yeux : que telle femme qui fouille dans les débris pour trouver le morceau de

nourriture de la journée n'est qu'un exemple de ce que souffrent des millions et des millions d'hommes. Pourquoi ? Du fait d'une structure économique et sociale, d'une structure mentale qui marginalise le plus grand nombre, qui fait en sorte que les choix économiques, les choix sociaux, les choix politiques ne sont pas nécessairement au service des couches sociales majoritaires. Ce problème, nous ne pouvons l'ignorer. C'est pourquoi je dis que la troisième caractéristique de notre monde d'aujourd'hui est le refus de la solidarité sociale, le refus de la justice sociale par la négociation collective.

La civilisation dont je viens ne conçoit pas l'homme comme un individu hors de sa société. Je dis souvent à mes amis africains de se souvenir d'une chose : l'homme en Afrique ne naît jamais seul, il ne vit pas seul et il ne meurt surtout pas seul. Une naissance, dans un village africain, ce n'est pas la naissance dans une famille, c'est la naissance pour tous ; la fête qui salue un baptême est une fête populaire ; l'enfant est accepté dans une société qui le reçoit. De même, l'enfant et

l'homme ne vivent pas seuls : très souvent j'ai eu l'occasion, en discutant avec des amis européens, de comprendre où est la faille : il peut arriver à quelqu'un d'avoir un besoin d'argent, de nourriture. Mais imaginez-vous à Zurich, à Bâle, que vous ayez besoin de nourriture et que vous alliez frapper à la porte de votre voisin pour lui dire : « Tu sais, aujourd'hui, j'ai faim, on n'a rien à la maison ! » Impensable. Inimaginable. La structure mentale et sociologique ne vous le permet pas. Eh bien, j'ai constaté que dans les pays en développement, dans les pays africains, non seulement cela est possible, mais le fait de dire : « Je suis malade », « Quelque chose ne va pas », le fait de partager votre condition vous conduit déjà sur le chemin de la guérison. Il y a beaucoup moins de dépressions nerveuses dues à l'isolement dans les pays en développement. Ces problèmes concrets m'amènent à voir en la solidarité sociale l'une des bases du monde à venir, du monde que nous souhaitons.

Je voudrais donner un exemple très concret et très actuel. Chez nous, le



**Le paysan du tiers monde : « A quel prix achètera-t-on mes produits ? »**



Exercer sa condition d'homme : un cauchemar pour les deux tiers de l'humanité.

vieillard, l'homme arrivé au soir de sa vie est un symbole de lumière, quelqu'un à qui l'on se réfère pour découvrir la vérité, un homme qui, s'il était pris lui-même en flagrant délit de mensonge, détruirait tout simplement son symbole et serait marginalisé : il ne répondrait plus à la foi et à l'espérance qu'il représente. Quelle n'a pas été l'autre jour ma stupeur d'apprendre qu'à Paris une grande actrice morte avait été dépouillée par des voleurs ! Pendant la journée, on avait préparé son corps, puis tout le monde avait disparu, la laissant sur le lit. Le lendemain, les embaumeurs devaient venir pour terminer le travail. Or, pendant la nuit, des cambrioleurs s'étaient glissés dans la maison et avaient ramassé tout ce qui restait. Pour moi, c'est impensable qu'une dépouille mortelle ne soit pas veillée, honorée, impensable qu'on n'ait pas prié, qu'on ne se soit pas recueilli autour d'elle.

Quand on constate cette rupture intérieure entre les hommes qui naissent, qui vivent, qui meurent et qui devraient se tendre la main pour que passe le relais entre les générations — car c'est une phase unique, semée de virgules et non pas de points — on doit conclure que le monde que nous voulons, c'est précisément le monde contraire. **Nous voulons un monde où les hommes puissent se sentir en chaleur solidaire, en solidarité de vie, nous voulons un monde où les hommes puissent avoir foi dans leur parole, nous voulons un monde où les hommes puissent être socialement utiles.** Et lorsque nous parlons de l'emploi, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Vous, hommes d'entreprise, sachez qu'il n'y a pas d'homme qui soit intéressant pour vous, pour la société, s'il n'est pas socialement utile. Vous connaissez mieux que d'autres la nécessité, pour l'homme, d'un emploi. Or, on ne peut pas créer l'emploi par de la simple administration, par la planification, la bureaucratie. Je vous engage à lire un livre un peu choquant qui a paru récemment aux éditions du Seuil : **Le Chômage créateur**, par Ivan Illich. Il m'a aidé à réfléchir sur la nécessité de l'autonomie créatrice des peuples, de l'autonomie des hommes, de la créativité imaginatrice des individus ainsi que des petites et moyennes entreprises. Cette créativité est indispensable si nous voulons répondre aux besoins que la communauté exprime. Il y a là des domaines nouveaux de recherche et d'action.

Si nous voulons un autre ordre, si nous voulons un autre monde, nous devons être d'autres hommes. C'est pourquoi je dis que partout où des centres comme celui-ci permettront aux hommes de s'interroger, de s'interroger fortement, profondément, pour qu'un changement ait lieu en eux, car c'est eux qui constituent la société, il existe un espoir. Car si le bois dont ils sont faits est mauvais, on le brûlera, parce que ce sera du bois sec. « Car si l'on traite ainsi le bois vert, dit l'Evangile, que fera-t-on du bois sec ? » **Je pense profondément que la remise en cause de nos options, de nos actes, de notre manière de communiquer avec les autres, constitue l'essentiel du changement de demain.**

## Le contrat de solidarité

Je voudrais, avant de terminer, insister sur l'importance que revêt pour moi votre rassemblement d'hommes d'entreprise. Les hommes d'entreprise symbolisent pour moi l'esprit de rigueur, l'esprit d'aventure, l'énergie. Nous en avons besoin pour faire un autre monde. Nous avons besoin d'une autre énergie, nous avons besoin d'hommes qui acceptent le risque, le calcul, l'aventure, mais aussi d'hommes heureux lorsqu'ils regardent leur entreprise en constatant : j'ai réussi. Que signifie pour vous avoir réussi ? Que vous avez gagné beaucoup d'argent ? Je ne le pense pas. **Si un homme d'entreprise a réussi, c'est que non seulement son entreprise n'a pas été un échec sur le plan technique, sur le plan de la gestion, mais surtout que lui-même et tous ceux qui ont espéré dans l'entreprise, qui y ont contribué, ont dit qu'ils appartenaient profondément à la même espérance, aux mêmes richesses, et qu'ils ont « partagé ».** Ce partage, je l'appelle contrat de solidarité. C'est rendre la solidarité vraie, et par conséquent la discuter : c'est croire à la négociation collective et par conséquent arriver à un contrat de vie, au fait que l'on peut ensemble exister, ensemble discuter, ensemble remettre en cause, donc véritablement avancer. C'est pourquoi je vous invite à repenser à ce mot de l'écrivain algérien Kateb Yacine et à dire avec lui :

*« Il faut que notre sang s'allume  
Et que nous prenions feu  
Pour que s'émeuvent les spectateurs  
Et pour que le monde ouvre enfin les yeux  
Non pas sur nos dépouilles  
Mais sur les plaies des survivants... »*

Ils sont des millions et ils attendent votre énergie.

*L'exposé a été suivi de questions de l'auditoire. Nous n'en retenons que deux, avec les réponses de M. Tévoédjrè.*

**M. Neville Cooper**, directeur administratif, Standard Telephone et Cables Ltd., Londres : Dans votre exposé remarquable, vous avez parlé de la nécessité de créer des emplois et de répondre aux besoins des hommes. Vous avez ajouté que vous ne pensiez pas que cela pouvait être fait par la seule bureaucratie. Et cependant, malgré nos convictions et nos initiatives, nous avons besoin des bureaucrates. Comment voyez-vous cette collaboration ?

**M. Tévoédjrè** : C'est une réalité que le chômage actuel affecte des millions d'hommes ; mais il y a chômage et chômage et je voudrais vous rendre

attentifs à une situation qui, à mon avis, ne pourra pas continuer bien longtemps : celle du chômage dans les pays du sud par rapport aux pays du nord. Aujourd'hui, dans beaucoup de pays du nord, vous avez le système de l'allocation-chômage. Vous ne travaillez pas et vous avez la possibilité de vivre. Cela n'est pas une injustice : il n'est pas mauvais que la société permette à des familles qui auraient dû avoir la chance de leur utilité sociale de bénéficier d'un système de compensation et de poursuivre ainsi une vie décente. Mais imaginez un pays comme le mien, de trois millions d'habitants. C'est un tout petit pays où un maximum de deux cent mille personnes disposent d'un travail rémunéré : il reste donc deux millions huit cent mille personnes qui, soit bénéficient du travail des deux cent mille, soit, malheureusement, sont obligés de se débrouiller dans les champs ou comme artisans. Si l'Etat béninois devait accorder une allocation de chômage au million de personnes de force active qui attendent de pouvoir être employées, voyez le problème que cela poserait. Il n'y a aucune comparaison possible entre ce chômage-là et les chiffres qui sont présentés en ce qui concerne les huit cent mille demandeurs d'emplois en Allemagne, le million et quelque en France, etc.

Deuxièmement : dans les pays industrialisés, il y a une structure qui permet aux hommes de l'industrie, du gouvernement, non pas de résoudre le problème du chômage, mais au moins d'avancer sa solution dans une perspective d'équilibre entre les industries existant aujourd'hui, celles qui sont démodées, et celles en devenir. Si j'ai parlé tout à l'heure du chômage créateur, c'est pour dire que

nous devons mobiliser notre imagination. Je ne crois pas que l'on puisse dire que dans des pays comme l'Inde, le Kenya ou ailleurs il y ait un chômage complet. Non. Heureusement l'imagination des hommes leur permet de répondre, de manière autonome, à certains de leurs besoins : en réparant des cycles, en allant dans les cantines, en vivant de petits métiers, etc. **Je crois qu'il est important que les bureaucrates, que les hommes qui sont dans notre position, au niveau international ou gouvernemental, favorisent tout ce qui peut, dans le secteur informel, donner aux hommes une chance d'utilité.** Je crois que nous allons vers un monde où le plein emploi va devenir de plus en plus un rêve : je crois plutôt qu'il faut donner à des communautés, à des coopératives, à des individus la chance d'être utiles à eux-mêmes et à leur milieu. Et cela, nous n'avons pas encore commencé à le comprendre véritablement et à le mettre sur orbite. Il y a là quelque chose de nouveau. Nous avons besoin de « managers » d'une autre dimension pour imaginer une dimension nouvelle d'utilité sociale.

**M. Michael Smith, syndicaliste de la Fédération des employés de l'industrie graphique en Grande-Bretagne :** Quelles attitudes, à votre avis, doivent changer dans le mouvement syndical du monde industrialisé si nous voulons créer une nouvelle solidarité sociale envers nos camarades du monde en développement ? Comment pouvons-nous provoquer ce changement ? J'estime en effet qu'un des obstacles au nouvel ordre économique international provient de l'attitude protectrice des syndicats occidentaux.

**M. Tévoédjrè :** Je vous remercie de cette question courageuse. Je crois effectivement qu'il y a un blocage au niveau des syndicats, des travailleurs, de ceux qui devraient être les premiers à réclamer cette solidarité en même temps que la négociation collective et le partage des richesses qu'ils contribuent à créer. Je ne voudrais pas manquer l'occasion de dire que le partage, la volonté de solidarité contractuelle, manquent encore d'un certain souffle. Je suis persuadé que les diplomates qui voient les problèmes au niveau du dialogue nord-sud, qui discutent au sommet de Tokyo, savent parfaitement que leurs opinions publiques – et c'est là le problème – ne suivent pas. L'opinion publique n'est pas aujourd'hui préparée à ce que l'on partage quoi que ce soit : l'opinion publique n'est pas prête à ce que l'on oublie les acquis de la croissance : il y a en fait un égoïsme profond dans toutes les opinions publiques sauf si celles-ci sont mises en face de ce qui serait la conséquence de leur attitude. Nietzsche a dit que seul ce qui fait mal, très mal, saisit l'homme tout entier et accélère le processus d'immixion de l'esprit en lui.

## Une minorité d'avant-garde

**Je pense que nous avons besoin, dans le milieu ouvrier, d'une minorité d'avant-garde, d'une minorité d'hommes capables de faire comprendre aux uns et aux autres que si la situation ne change pas, les acquis actuels seront noyés et les raisons pour lesquelles le milieu ouvrier pense qu'il est à l'avant-garde du changement international, social, humain disparaîtront.** Je crains que si vous essayiez de dissuader des hommes qui travaillent dans les manufactures d'armes ils ne vous répondent : « Comment ? C'est mon gagne-pain. » Mais si vous leur dites : « Ces armes vous tueront vous-mêmes », peut-être arriveront-ils à se rendre compte qu'ils sont en train de creuser leur propre tombe et d'être les fossoyeurs de leur propre croissance. Il ne faut pas faire peur aux gens pour leur faire peur, mais il est important qu'on soit alerté sur le fait que, aujourd'hui, si la catastrophe est à nos portes, c'est parce que nous le voulons bien et que nous n'avons pas accepté d'ouvrir les yeux sur la situation qui est la nôtre. Nous devons, nous qui pensons que nous avons davantage compris cette situation, ouvrir les yeux à l'ensemble des hommes et c'est bien le rôle qu'une minorité dans le milieu ouvrier devrait jouer aujourd'hui.



**L'homme en Afrique ne naît jamais seul, il ne vit pas seul et il ne meurt surtout pas seul.**

« **U**N homme ne peut faire qu'une seule découverte, a écrit Cherterton, c'est qu'il existe d'autres personnes à côté de lui »

Pour tout être humain, et pour le chrétien à plus forte raison, les relations avec ses semblables sont un test de bonheur ou de santé spirituelle.

L'égoïsme suprême ne consiste-il pas en effet à vivre comme si les autres n'existaient pas ou, du moins, ne comptaient pas ? Un individu qui se comporte ainsi est, à la limite, un déséquilibré, un aliéné, c'est-à-dire un étranger à la société. Mais l'autre extrême n'est pas moins aliénant. On peut en effet vivre si proche de ceux qui nous entourent que l'on perd toute objectivité. Nous connaissons tous des couples, des familles où règne cet esprit de clan. On y prend systématiquement et avec obstination le parti de l'autre, lui niant toute faute ou tout défaut. Cette proximité exagérée tient l'étranger à l'écart et produit chez ceux qui s'y enferment un sentiment d'isolement et parfois même de persécution.

## A la bonne distance

L'idéal de l'existence ne serait-il pas d'arriver à être, avec tout le monde, à la bonne distance, c'est-à-dire suffisamment conscient et respectueux de l'identité des autres, de leurs besoins, et cependant pas trop près non plus ?

Il y a à mon sens quatre types de relations non équilibrées :

- la domination, qui se manifeste soit par un mépris orgueilleux, soit par une emprise possessive ou jalouse ;
- la dépendance, qui se traduit par la servilité, l'indécision, la peur et la soif d'appréciation - deux autres formes de l'orgueil ;
- la rivalité, qui n'est souvent qu'un instinct de domination contrarié ou le refus d'une relation de dépendance ;

- enfin, il y a un quatrième type à l'égard duquel nous nous montrons souvent peu vigilants : je l'appellerais la relation de neutralité. N'avons-nous pas tous autour de nous des personnes que, consciemment ou non, nous préférons ne pas fréquenter ? Parfois, cela provient d'un sentiment d'indifférence qui, comme l'on sait, ne vaut pas mieux que la haine. Mais il peut s'agir aussi d'une simple absence de sympathie, qui met tout naturellement une certaine distance entre eux et nous. Ou d'une certaine paresse qui nous empêche de penser constructivement à ce qui pourrait permettre un rapprochement. Nous avons peur de faire le premier pas ou nous nous contentons de ne pas y penser. Or une telle relation a besoin, de notre part, d'autant plus de soin, de réflexion et de prière qu'elle ne s'impose pas à notre attention de façon aussi obsédante qu'une relation franchement mauvaise.

Comment parvenir à une relation saine, équilibrée avec autrui ?

## Le rôle des expériences affectives

Premièrement - et c'est là une nécessité que confirment les recherches de la psychanalyse - il s'agit de prendre conscience du rôle des expériences affectives que nous avons faites dans notre enfance ou notre adolescence. On sait bien à quel point nous sommes tous marqués par la mauvaise ou la bonne qualité

# Nous et l

QUELQUES

par Jean-

de nos relations familiales comme par les événements survenus autour de nous lorsque notre esprit s'éveillait au monde extérieur. Quand on voit le nombre grandissant de jeunes qui entrent dans la vie active sans avoir résolu ou même essayé de résoudre en eux-mêmes les conflits qu'ils ont eus avec leurs parents ou les haines qu'ils ont nourries à leur égard, on peut à juste titre se demander quelle sera la qualité de leurs relations avec leurs propres enfants. En revanche, j'ai été émerveillé, il y a quelques mois, par la sérénité et le détachement d'un homme qui n'avait jamais connu son père et en qui, manifestement, les blessures d'une enfance disloquée avaient trouvée une totale guérison. Bien sûr, il restera dans notre subconscient une zone d'ombre, de mystère, à laquelle nous n'aurons peut-être jamais accès. Mais il y a une partie de notre monde intérieur que nous pouvons faire remonter à la surface et dont la prise de conscience lucide nous aidera dans la recherche d'une relation plus réussie avec notre entourage.

## La nature de nos relations

Deuxièmement, nous avons besoin de regarder avec la plus grande objectivité la *nature de nos relations* présentes avec les autres.

Il y a quelques années, je me suis rendu compte à quel point je considérais les autres soit de bas en haut, soit de haut en bas. Rares étaient les relations horizontales, d'égal à égal, celles qui méritent vraiment le nom d'amitié. J'ai trouvé très profitable de faire la liste de ceux, parmi mes proches, dont j'attendais avant tout l'estime et l'approbation (ou dont je redoutais le mépris, ce qui revient au même) et ceux que dans mon arrogance je considérais comme inférieurs à moi. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que j'avais construit plus ou moins inconsciemment une hiérarchie mentale qui empêchait le développement d'une véritable amitié avec les uns comme avec les autres !

En décidant consciemment de me débarrasser de cette hiérarchie subjective et de donner le meilleur de moi-même à tous ceux que je rencontrais, sans chercher à me situer par rapport à eux, j'ai découvert une liberté dont certains de mes proches se sont vite aperçus et une nouvelle qualité d'amitié. C'est une décision à renouveler constamment, tant est raide la pente qui nous fait redescendre dans le monde des dépendances humaines et du jugement des autres.

# es autres

## GGESTIONS

### ques Odier

Le don de soi aux autres demeure la clef de toute relation. Cela devrait être évident, mais dans notre monde bousculé nous avons tous une forte tendance à nous replier sur nous-mêmes et à ne donner aux autres que le minimum : une poignée de main, un « ça va ? » négligent qui n'attend nulle réponse, et nous passons notre chemin ! Certains ont heureusement un caractère plus jovial ou plus social que d'autres, mais cela ne garantit pas automatiquement la qualité, la profondeur des relations avec leur entourage.

### Etre nous-mêmes

Troisièmement, nous avons besoin d'être nous-mêmes. Tant de rapports humains, de nos jours, sont faussés par le fait que nous cherchons désespérément à être quelqu'un d'autre. Comme ceux que nous rencontrons ont la même tendance, cela fait penser à l'histoire de cet homme qui, croyant reconnaître un ami de l'autre côté de la rue, et l'ami ayant la même impression, chacun traversa la chaussée, mais pour découvrir que ce n'était, en réalité... ni l'un ni l'autre ! Ce monde intérieur que nous transportons avec nous, voilà ce qui rend si rares les vraies rencontres.

« Quel est ton personnage secret idéal ? » m'a demandé un jour un ami. Cette question m'a amené à me faire à moi-même, à mon grand étonnement, la description d'un être assez séduisant, d'une rare distinction, dont la réalité était restée jusque là dans un coin plus ou moins inconscient de mon esprit et avec lequel ma propre personnalité avait bien peu de ressemblance.

### Dans le vif de notre orgueil

Quatrièmement, nous avons besoin de trancher dans le vif de notre orgueil ou de nos ressentiments. La haine ou l'amertume ont beau trouver leur origine, croyons-nous, dans l'attitude de l'autre, nous sommes entièrement responsables de les avoir laissé s'installer en nous. Nous pouvons les prendre au collet et les jeter au loin. C'est une expérience qu'il m'a été donné de faire moi-même et de voir maintes fois autour de moi.

Je pense en particulier à une situation dont j'ai été un proche témoin. C'est celle d'une personne qui avait conçu un terrible ressentiment contre son père. De nombreuses fois, elle avait

essayé de raisonner ce dernier, de lui faire comprendre à quel point sa façon de se conduire l'avait fait souffrir. Rien n'y fit. Jusqu'au jour où elle se résolut à demander pardon à son père pour avoir fermé son cœur au moment même où son père avait peut-être le plus besoin de son affection. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour écrire sa lettre, jusqu'à ce qu'elle fût sûre de ne conserver dans son cœur plus la moindre trace de jugement à l'égard de son père. Le miracle s'opéra de façon toute naturelle : « Ce n'est pas à toi de me demander pardon, fut la réponse ; c'est à moi de le faire pour mon irresponsabilité en tant que père. »

Cette histoire ne peut naturellement pas nous faire imaginer que toute demande de pardon produise le même effet. Notre entourage peut rester sourd à notre franchise mais cela ne doit pas nous empêcher de mettre nos cœurs au net et de faire en sorte que s'efface en nous tout sentiment d'amertume. Ce geste gratuit est notre responsabilité à nous.

### La réparation

La valeur et la réalité du pardon que nous demandons à autrui ne se révèle que lors de l'étape suivante, celle de la réparation. En effet, la sincérité de notre premier geste ne se vérifie que dans la mesure où nous n'avons posé aucune condition et où nous sommes prêts à accepter toutes les conséquences de nos actes. Bien sûr, il y a des fautes que l'on ne peut réparer et pour lesquelles nous ne pouvons attendre, si nous sommes croyants, que le pardon de Dieu qui, heureusement pour nous, est sans limite. Parfois nos torts vis-à-vis d'autrui n'ont guère dépassé le stade des sentiments et n'ont pas, apparemment, causé de dégâts importants, mais nous pouvons chercher avec sincérité, pour chaque cas, s'il n'y a pas un simple acte de réparation à faire, susceptible de cimenter les excuses que nous présentons.

Ces étapes successives, qui peuvent nous aider à nous approcher d'une certaine « communion » avec les autres (ce mot n'exprime-t-il pas les idéaux de plénitude et d'intimité que nous recherchons tous ?), nous pouvons les franchir seuls, par notre propre mouvement intérieur. Mais il faut beaucoup d'objectivité pour percevoir la nature de nos relations avec autrui et ce que nous avons à faire pour l'améliorer. On a souvent besoin d'une aide désintéressée, même si cette aide peut paraître bien humiliante à notre orgueil. La toute première étape sur la route de l'honnêteté pourrait être la décision d'accepter le regard des autres sur notre existence. Pas de n'importe qui. Mais de ceux dont nous savons qu'ils ont à cœur notre propre épanouissement. N'est-ce pas justement ce qu'on appelle des amis ?

*Ce texte sera, nous l'espérons, le premier d'une série consacrée aux différents aspects des rapports humains (famille, travail, vie publique, etc.). Nous invitons nos lecteurs à nous faire part de leurs réflexions et de leurs expériences en vue d'une éventuelle publication.*

L'été d'un jeune Français

## « Ce que l'Inde m'a appris »

Elève à l'École des Mines de Paris, Antoine Jaulmes vient de passer plusieurs semaines en Inde du sud où il a travaillé, avec un groupe d'étudiants français réunis par un père jésuite, à la construction d'un dispensaire. A la fin de son séjour, il a également passé quelque temps au centre du Réarmement moral à Panchgani. Nous publions ci-dessous de larges extraits du récit qu'il a écrit pour ses amis à son retour en France.

Après un voyage d'une semaine (Paris, le Caire, Bombay, Madras et Madurai) durant lequel nous n'avons pas passé moins de trente-six heures dans les trains indiens, nous sommes arrivés, le dimanche 22 juillet au soir, à destination, c'est-à-dire à Sattur, ville de 25 000 habitants aux allures de gros village, à 70 km au sud de Madurai. C'était la première fois qu'un groupe comme le nôtre venait travailler dans les environs et Sattur n'est guère fréquentée par les touristes. Aussi avons-nous reçu un accueil délirant de la part d'une foule de 500 à 1 000 enfants pleins de vie et de joie, avec qui nous avons joué, couru, sauté pendant près de deux heures - ce qui est proprement épuisant ! Heureusement, le presbytère du père Mattam, notre hôte, était un havre de paix (pas plus de 20 personnes autour de nous).

Restaurés et remis de nos émotions, nous passâmes... une très mauvaise nuit, réveillés alternativement par les radios des voisins, les haut-parleurs des églises chrétiennes, le muezzin, le gong des hindous, les cloches de l'église, et pour finir, le piaillage des femmes faisant la queue pour l'eau au réservoir municipal tout proche, plus le bruit de la rue qui ne cesse qu'entre 0 et 5 heures du matin. Mais nous nous y habituerons, comme nous nous habituerons aussi - plus ou moins bien - à la cuisine indienne.

### L'importance d'un dispensaire

Nous étions huit filles et douze garçons, tous élèves de grandes écoles, de classes préparatoires ou de facultés, plus deux jésuites. Cette diversité donnera une grande richesse au groupe par nos approches différentes des problèmes, sans nuire pour autant à la bonne entente et à l'unité de l'ensemble.

Notre première semaine de travail (dans un chantier provisoire, le nôtre n'étant pas disponible à cause d'un important festival religieux) fut pour moi une bonne prise de contact avec le pays tamoul autour de

Sattur : apprentissage de quelques mots de tamoul, visite de la ville, de ses temples, de ses églises, de sa mosquée, de ses 240 fabriques d'allumettes, d'un de ses deux cinémas.

Pour l'implantation d'un dispensaire à Nenmeni, auquel nous allions travailler durant notre séjour, nous apprendrons au fil des semaines :

- a) que toutes les œuvres viennent d'habitude s'installer à la ville ;
- b) que les vrais besoins sont dans les villages. Par fierté, les gens attendent le plus souvent la dernière extrémité pour aller au dispensaire : il faut aller dans les villages pour découvrir les malades. Et l'éloignement fait que le trajet jusqu'à la ville à pied ou en bus est parfois fatal au blessé ou au malade ;
- c) que notre hôte, le père Mattam, a dû lutter avec son évêque pour obtenir que le dispensaire soit effectivement construit à Nenmeni et non à Sattur ;
- d) que Nenmeni est un carrefour aisément accessible depuis six ou sept villages distants de moins de trois kilomètres ;
- e) que Nenmeni est un village particulièrement pauvre au sein d'une région déjà globalement pauvre, n'étant pas autosuffisante en riz et en céréales, ainsi que l'indique la comparaison des prix entre Sattur et d'autres villes du Tamilnadu ;
- f) que le père Mattam a l'intention d'adjoindre dès que possible au dispensaire une camionnette (voir b) qui pourra circuler dans les villages avec un large rayon d'action, ce qui est excellent pour la médecine curative, mais aussi pour la très nécessaire médecine préventive (le niveau général d'hygiène étant proche de zéro) ;
- g) que le dispensaire du gouvernement, installé il y a quelques années à Nenmeni, est insuffisant (ouvert deux heures par jour avec peu de moyens) et que la corruption règne à l'hôpital gouvernemental de Sattur, d'où l'intérêt d'une médecine « confessionnelle » et dévouée. (Sans doute seront-ce des sœurs possédant déjà des établissements hospitaliers dans la région qui s'occuperont de ce dispensaire dès le 1<sup>er</sup> décembre 1979).

Par ailleurs j'ai été fort déçu par la piété et les rites des catholiques locaux. L'Église catholique est marquée à la fois de traditionalisme et de pratiques hindoues contestables, telles que le culte des images, les festivals, l'acceptation des castes... L'on peut être justement choqué de voir des chrétiens, des vierges Marie et des saints peints en bleu ciel et en rose vif alors que les Tamouls sont du plus beau noir.

Quand le festival fut terminé, dix d'entre nous, dont moi, nous installâmes à Nenmeni.

Ma première impression a été la gaieté des Tamouls et la grande chaleur de l'accueil que nous avons reçu partout. Pas un village où nous allions où il n'y eût plusieurs personnes pour nous prier d'entrer dans leur maison, nous faire asseoir, tenter de faire la conversation au moyen de notre faible vocabulaire commun (composé d'anglais additionné de tamoul). On ne manquait jamais de nous offrir quelque chose à boire (plus ou moins réjouissant : il y a des boissons en bouteille vraiment infectes) et de nous montrer des photos de la famille, notamment celles du fils, du frère ou du cousin qui a réussi et qui est à la ville. Tout cela avec un grand sourire et le plus naturellement du monde et ce, bien que la moyenne des gens ne soit pas riche (on estime qu'entre 50 % et 62 % de la population totale vit en dessous du seuil de pauvreté : 1,25 roupies par jour et par personne : ce qui signifie que ce serait le cas d'au moins 80 % de la population rurale).

### L'expérience de la pauvreté

Nous avons pu constater aussi que le riz est un aliment de luxe dans la région et que, pour la plupart des gens, il est hors de question d'en manger plus d'une fois par jour - une ou deux fois par semaine le plus souvent. Le repas de midi est couramment remplacé par un verre de café noir et deux ou trois verres d'une bouillie de mil très liquide. Relativement nombreux sont les enfants dont les cheveux roussissent par suite de carences alimentaires. Les habitations sont basses, exiguës et de mauvaise qualité, à la merci d'une inondation toujours possible. Les besoins d'une population croissante augmentant plus vite que les produits de la terre, la plupart des foyers ont besoin de ressources d'appoint ne provenant pas de l'agriculture. Certains ont un fonctionnaire dans la famille mais la plupart en sont réduits à envoyer femmes ou enfants travailler dans les fabriques d'allumettes, le plus souvent à Sattur. Les salaires y sont le plus bas possible, les villageois moins payés que ceux de la ville : le salaire descend jusqu'à

50 païsa par jour pour un jeune enfant et monte à 3 roupies (1) par jour pour une bonne ouvrière. Aucune législation du travail n'est appliquée. L'âge des travailleurs varie de 7 à 77 ans : la durée journalière du travail est mal définie.

En outre, la répartition des terres à Nenmeni est très inégale : sur 300 acres (120 hectares) cultivés (par dix paires de bœufs et pour deux mille personnes !), quatre-vingt-dix appartiennent à dix propriétaires dont un « riche » détient trente acres. L'irrigation, partielle et partielle, vient encore aggraver ces inégalités.

En définitive, cette expérience de la pauvreté que nous avons faite est avant tout une expérience de l'inégalité et de l'injustice. Les inégalités sont de deux ordres : il y a celles qui sont internes aux nations et il y a les inégalités entre nations. Pas plus qu'il n'est juste que le citoyen d'un pays où les gens ont faim ne pense qu'à agrandir ses terres, il n'est juste que certains pays en écrasent d'autres pour des raisons comparables. Si les pays du tiers monde souffrent de sous-développement, les pays occidentaux souffrent de sur-développement et sont malades de leur richesse. Après ce séjour en Inde mon impression est que si nous voulons dépasser, à l'égard des pays pauvres, le niveau des bons sentiments (dont peut très bien faire partie une micro-réalisation comme la nôtre), nous devons nous engager à fond dans la voie du partage des richesses de notre planète, qui sont en quantité limitée et dont nous prenons plus que notre juste part. Cela implique une stagna-

tion, si ce n'est une diminution, de notre niveau de vie. Personnellement, je m'engage à bannir autant que possible de mon train de vie tout ce qui est superflu et à mettre l'argent ainsi épargné au service d'œuvres ou d'associations qui sont des forces de progrès dans le sens du développement et de la justice.

C'est dans cet esprit que j'ai laissé une somme aussi importante que possible à Panchgani (Maharashtra), au centre de conférences pour l'Asie du Réarmement moral (construit entre 1968 et 1973).

J'ai passé dans ce centre onze de mes quinze derniers jours en Inde. De ce séjour, je retire l'impression que le Réarmement moral est une force qui peut réunir les Indiens, malgré leurs divisions, dans un combat pour le développement de la personnalité de chaque individu. Par exemple, c'est à la suite de l'initiative d'un de ses membres purement harijan que la colonie harijan (2) de Delhi - la plus importante de l'Inde avec dix mille habitants - a connu une régression spectaculaire de la criminalité, de l'alcoolisme et de l'analphabétisme. Au départ, un des plus deshérités de la colonie avait rencontré Rajmohan Gandhi, le petit-fils du Mahatma, venu visiter la colonie. Cet homme, dont l'enfance avait été particulièrement dure et humiliante, décida d'abandonner sa haine contre les hindous et il fit notamment des excuses à quatre hommes qu'il avait projeté de tuer. Il adopta la discipline du recueillement matinal. Après quelque temps, il eut la pensée d'ouvrir une école du soir en plein air pour les

enfants de la colonie, dont la plupart travaillent très jeunes et n'ont pas la possibilité d'aller à l'école. Il y vint trois cents enfants auxquels il put enseigner la lecture, l'écriture, l'arithmétique... et aussi l'art d'écouter et de noter sur une feuille de papier les pensées qui viennent de la petite voix intérieure. Nombreuses sont les familles qui en ressentirent et en ressentent encore l'effet bénéfique.

## Chute de la criminalité

Ainsi, un jour qu'un alcoolique, qui venait de battre sa femme et de briser son pauvre mobilier, reprenait ses esprits, sa petite fille, qui allait à ces classes du soir, lui proposa d'écouter sa voix intérieure. L'homme prit brusquement conscience des effets qu'avait l'alcool sur son entourage. Il décida de ne plus boire et alla annoncer sa décision au débit d'alcool (illégal) qu'il fréquentait depuis vingt ans. Le patron fut d'abord incrédule mais, constatant que le changement de son ex-client était réel et durable, il ressentit comme un défi. Il décida de ne plus vendre d'alcool et persuada les deux autres bistrotiers de la colonie d'en faire autant. Aujourd'hui, celui qui veut boire doit parcourir un long chemin à pied. La criminalité a chuté de façon tellement spectaculaire que des experts de la prévention du crime sont venus sur place étudier ce cas. Ceci s'est passé en quelques mois, en 1967.

De nombreuses autres actions ont été suscitées de la même façon par des équipes du Réarmement moral, des équipes comprenant des riches et des pauvres, des brahmanes et des intouchables, des hindous, des musulmans, des chrétiens, des sikhs, des bouddhistes et des parsis. Un des points frappants est l'ouverture vers l'extérieur de ces équipes qui sont allées partager leurs expériences en divers points chauds du monde comme l'Irlande, l'Italie du Nord et plus récemment le Jura suisse.

Pour ma part je me sens appelé à m'engager totalement dans le travail du Réarmement moral en France, ce qui signifie d'abord et avant toute autre démarche :

- a) une application à 100 % dans ma vie des quatre principes absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour ;
- b) une prière et un recueillement quotidiens chaque matin. L'expérience montre que des gens ordinaires peuvent accomplir des changements extraordinaires s'ils se laissent guider par Dieu. C'est là le défi que me lance l'Inde. Puisse-t-il avoir des effets durables et bénéfiques.

(1) 100 païsa = 1 roupie (environ 0.50 FF).  
(2) Harijan, enfants de Dieu, nom donné aux anciens intouchables par le Mahatma Gandhi.



Une région qui n'est pas autosuffisante en riz

## A la radio indonésienne

La radio indonésienne va diffuser, sous peu, une émission de soixante-dix minutes consacrée au Réarmement moral. Cette émission a été composée par une jeune Indonésienne, Shinta Piereno, alors que cette dernière participait aux cours de formation donnés par le Réarmement moral près de Melbourne. Mlle Piereno a enregistré le récit de deux expériences de douze personnes d'origine et de pays différents.

## Dans la presse de Hong Kong

Le *Hong Kong Standard* publie, sur six colonnes, un article envoyé par l'agence UPI de Londres : « Que devient le Réarmement moral ? » L'article indique que le Réarmement moral non seulement existe toujours, mais prend de plus en plus d'ampleur ; il en décrit les origines et l'évolution depuis la mort de son fondateur.

Ce même article a paru également aux Etats-Unis dans le *Richmond Times-Dispatch*.

## Conférence à Sydney

Au cours des dernières vingt années, l'Australie a vu sa politique raciale changer complètement : admission d'immigrés d'autres origines que britannique et européenne, arrivée de nombreux réfugiés indochinois, développement d'une politique dynamique en faveur des aborigènes. Le Réarmement moral n'est pas étranger à ces transformations qui font aujourd'hui de ce pays « en réserve du XXI<sup>e</sup> siècle », selon le mot d'un journaliste de Melbourne, un pays à société multiraciale.

« Jeter des ponts pour la prochaine décennie », tel est le thème d'une conférence du Réarmement moral qui se tiendra à Sydney du 18 au 27

janvier 1980 et à laquelle sont conviés Australiens de toutes races et représentants des pays riverains du Pacifique. Selon un des organisateurs de la rencontre, « il faut maintenant que les Australiens changent d'attitude vis-à-vis de leurs propres ressources et prennent conscience de leur responsabilité en tant que nation vivant dans l'abondance et voisine de nations vivant dans le besoin. »

## Dans le Figaro

Le *Figaro* a publié, le 19 septembre 1979, un article sur trois colonnes de Janine Frossart que lui a inspiré un séjour à Caux et intitulé « Des familles ouvertes sur le monde ». La journaliste a été frappée par la façon dont fonctionne le centre du Réarmement moral : « A Caux il n'y a pas de personnel. Aussi le spectacle de ces hommes et de ces femmes parlant une dizaine de langues différentes et s'aidant mutuellement dans les actes les plus humbles de la vie quotidienne a-t-il quelque chose d'étonnant pour le profane. »

Elle évoque ensuite les cent cinquante enfants de moins de quinze ans venus avec leurs parents et répartis dans divers ateliers de création ; ces jeunes ont créé un journal dans lequel ils affirment l'importance de la communication. « La communication, reprend Janine Frossart, est en effet au centre des entretiens de Caux et l'observateur non averti risque d'être complètement désorienté. Au lieu d'exposés didactiques, il entend une série de témoignages personnels, exposés publiquement devant un auditoire attentif. Si tu veux changer le monde, commence par te changer toi-même, telle est à peu près la devise des membres du Réarmement moral. » Et Janine Frossart de tirer les conclusions de ce qu'elle a entendu et vu :

« C'est à la famille *vue de l'intérieur* que s'attachent les participants au colloque. C'est à partir d'elle qu'ils comptent bâtir la société de

demain... La famille, laboratoire d'une société sans classes et sans distinction d'âge, où la foi et la bonne volonté résoudraient tous les conflits ou éviteraient de les faire naître, tel est l'idée que chacun à Caux poursuit et que le cardinal Koenig, archevêque de Vienne, est venu approuver et encourager. »

## Publications en anglais

Deux nouveaux livres sortent à la maison d'édition du Réarmement moral à Londres (Grosvenor Books, 54 Lyford Road, London SW18, 3JJ). Le premier, *Meeting Moral Re-Armament*, de Kenneth Belden, est une introduction à la façon de vivre que propose le Réarmement moral.

Le deuxième, par H.-W. Austin, *To Phyll with Love*, retrace la vie de l'auteur, ancien champion de tennis, et de son épouse, Phyllis Konstam, vie qui a commencé dans l'euphorie de leurs succès respectifs précédant une période de querelles et aboutissant à un engagement spirituel commun.

Par ailleurs le livre publié au milieu de l'année internationale de l'enfant par Annejet Campbell et intitulé *Listen to the Children*, fut l'objet d'analyses dans bon nombre de journaux britanniques. *Sunday Independent* écrit : « *Listen to the Children* est un livre particulier car il met en relief le fait que les enfants sont naturellement proches de Dieu. Aujourd'hui, presque tout ce qu'on écrit sur l'enfant passe totalement Dieu sous silence. »

## Oratorio à Arras

C'est à Arras, dans le nord de la France, que l'*Oratorio pour notre temps* sera chanté le 2 décembre 1979, en l'église Saint-Sauveur. L'initiative revient à la mairie d'Arras (Union de la gauche) et fait suite à la remise à son auteur, Félix Lisiecki, d'une médaille d'or par l'académie des Beaux-Arts d'Arras. Les

chorales de quatre paroisses formeront le chœur et le célèbre chanteur John Littleton a accepté de prêter son concours.

Par ailleurs, dans l'une des plus grandes églises de l'île de Malte, quatre-vingt choristes ont donné l'*Oratorio pour notre temps* dans les derniers jours d'octobre.

## Journées lorraines

La première journée de la « semaine internationale de réflexion et d'action en Lorraine » a été marquée notamment par un échange franc et profond entre personnes directement concernées par les bouleversements dont la Lorraine est le théâtre depuis quelques années. Parmi les participants les plus actifs à la discussion se trouvaient un cadre supérieur d'un des grands groupes sidérurgiques, un syndicaliste de la Meuse qui vient de recevoir son avis de licenciement, un responsable syndical mosellan, un agriculteur dont les terres ont été amputées par la construction prochaine d'une industrie de remplacement. Ils ont abordé notamment la question délicate de savoir s'il est possible en France d'associer davantage les organisations syndicales aux premiers stades de la discussion des données économiques dans le cas de restructurations comme celle qui a lieu en Lorraine.

## A la convention de Lomé

Le film *Liberté* a été projeté le vendredi 12 octobre pour des délégués à l'Assemblée consultative de la Convention de Lomé à l'issue de leurs travaux au Centre européen de Luxembourg. Un des deux co-présidents de l'Assemblée, M. Muna, président de l'Assemblée nationale du Cameroun, était présent. Un ambassadeur d'un pays africain a demandé à la fin de la projection : « Où puis-je me procurer ce film ? J'aimerais le montrer à mon Président. »

## Dans une petite entreprise suisse :

# L'exercice de la démocratie

Dans la crise qui frappe aujourd'hui le monde industriel, il est beaucoup question du rôle positif que peuvent jouer les petites entreprises pour le maintien ou la relance de l'activité économique et de l'emploi.

M. Jacky Brandt dirige, à Bulle, dans le canton de Fribourg, une entreprise familiale (25 personnes) de menuiserie métallique. L'exposé dont nous publions ci-dessous le texte, fait à Caux lors de la dernière rencontre industrielle, montre clairement ce qui peut être réalisé par l'application de certains principes très simples.

N'y aurait-il pas une autre raison de vivre qui satisfasse pleinement l'homme, à côté de sa faim matérielle ? Allons-nous nous laisser déborder ou nous retrancher sur nos acquis ? Ce sont des questions que je me suis posées en participant, il y a quelques années, aux conférences de Caux au moment où je reprenais l'entreprise de mon père. J'ai été attiré par ces hommes qui vivaient ce qu'ils disaient. J'ai alors voulu répondre à ces questions en m'engageant personnellement et en associant le personnel de l'entreprise. Cela a impliqué une réorientation de mes mobiles : faire passer l'homme avant les résultats matériels.

### Quelques enseignements

J'ai immédiatement mis sur pied une commission d'entreprise choisie par le personnel et je me suis mis à travailler avec les membres de cette commission sur une base désintéressée. Voici quelques enseignements que j'ai retirés de cette expérience.

1) En nous réunissant tous les deux mois, nous avons été plus étroitement liés et amenés à nous respecter, à porter ensemble les responsabilités, pas seulement dans le domaine matériel. Parfois il a fallu laisser agir seul tel ou tel ouvrier, même si cela coûtait du temps et de l'argent. Nous avons aussi pu aborder la question de l'honnêteté, du respect des délais, des commandes qui risquaient de nous entraîner au delà de nos capacités.

2) Le fait d'écouter les membres de la commission sans idée préconçue, d'informer honnêtement le personnel sur ce qui allait bien ou sur ce qui n'avait pas marché, tout en reconnaissant ma part de torts, tout ceci a créé la confiance. J'ai dû avouer que nous avions perdu une ou deux commandes importantes parce que j'avais augmenté le pourcentage de béné-



M. Jacky Brandt

ficie en pensant que j'aurais de toute façon l'affaire et que je pourrais augmenter mes liquidités. Depuis lors je soumets mes prix au contrôle d'un ou deux employés !

Il a aussi fallu affirmer certaines exigences indispensables pour que l'entreprise prospère. Par exemple, pourquoi tel travail avait-il pris trop de temps par rapport au prix offert ?

3) Dans le feu de l'action, nous avons admis de nous remettre en question et de

chercher ce qui est juste dans l'intérêt de tous. Je pense à des questions comme celles-ci :

- Agrandissement de l'usine. Nous y avons renoncé et mon ambition en a pris un bon coup.

- Le partage des bénéfices.

- Le treizième mois, que je n'ai personnellement jamais approuvé. Le problème a été résolu par la distribution par la commission d'une partie du bénéfice. Il a fallu pour cela que les membres du personnel acceptent le risque de ne rien recevoir en cas de pertes.

- Certains de nos employés se sont engagés au delà de leur fonction, ont pris des initiatives, m'ont apporté leurs idées pour développer certains produits (énergie solaire, par exemple). Les structures de l'entreprise ont pu ainsi être modifiées : nous avons moins de bureaucratie, d'ordres donnés, davantage de travail exécuté librement, sans contrainte ni passivité. Le niveau d'absentéisme a baissé de 8 à 4 % et nous venons de supprimer le pointage.

- Nous nous sommes également mis à travailler avec d'autres entreprises, à partager certains grands travaux au lieu de rester à défendre nos positions, à nous faire inutilement concurrence ou à nous laisser absorber.

### A contre-courant

Avec la récession, nous avons pu mesurer la valeur de ces décisions, parfois coûteuses, souvent contraires au courant économique. Nous avons ainsi pu créer un état d'esprit qui nous permet de mieux comprendre les difficultés conjoncturelles et d'y faire face.

En faisant ce que je sens profondément à la lumière des valeurs morales absolues et éternelles que j'ai découvertes ici, je suis convaincu que l'on peut développer dans l'entreprise un esprit de participation et de démocratie. C'est un combat et tout le monde n'est pas d'accord. Nous avons la chance de travailler dans un système économique de libre entreprise qui nous offre toutes libertés d'initiative.

Cela prendra du temps, car nous ne pouvons transmettre cet état d'esprit que par les expériences pratiques que nous pouvons vivre avec les salariés dans la réalité quotidienne.

Toute notre attitude au travail se répercute dans la vie de la famille, auprès du client ou du consommateur, dans l'ensemble du pays.

PHOTOS : Bureau international du Travail : page 5 ; Channer : 1, 4 ; Frères des Hommes : 11 ; Len Sirman Press : 6, 7 ; Maillefer : 13 ; Rundell : 14.

## Un homme d'affaires indien au Kenya : « Pourquoi j'ai choisi l'honnêteté »

*J'ai fait la connaissance d'Ashwin Patel il y a une dizaine d'années lors d'un séjour en Inde. Il faisait partie d'un groupe d'étudiants décidés à trancher dans la complaisance et la facilité de leur milieu d'étudiants aisés. Pour l'un d'eux, cela avait entraîné une véritable persécution de la part de ses amis avec lesquels il avait cessé de mener belle vie. Il est aujourd'hui un des responsables du centre du Réarmement moral à Panchgani. Pour Ashwin, fils d'un homme d'affaires indien établi à Nairobi, au Kenya, les choses avaient commencé par une bonne bataille pour l'honnêteté : restitution de livres empruntés « à perpétuité » à la bibliothèque de l'université, paiement des dizaines de communications téléphoniques qu'il devait à la résidence où il logeait (ce qui allait provoquer le remboursement des six cents et quelque communications non payées dues par les autres étudiants !), action dynamique pour faire connaître le Réarmement moral dans l'université.*

*Ce fut donc une grande joie de retrouver mon ami Ashwin, à Caux, au mois d'août dernier et de l'interroger pour **Changer** sur ce qu'était maintenant sa vie à Nairobi.*

*Il est aujourd'hui l'associé de son père dans une affaire de comptabilité (« auditing ») créée il y a onze ans. Leur travail consiste à examiner les comptes et les déclarations de revenus d'entreprises commerciales avant de les soumettre au fisc.*

**Hier, lors d'une séance de la conférence de Caux, tu as parlé de ta lutte contre la corruption. Comment en es-tu venu, avec ton père, à la décision d'appliquer l'honnêteté en affaires ?**

Pour moi, tout a commencé par une démarche très difficile, la plus difficile de celles que j'ai dû faire au moment où j'ai décidé d'appliquer à ma vie les principes du Réarmement moral. Nous ne nous entendions guère, mon père et moi. J'estimais que, moralement, sa vie n'était pas à la hauteur dans de nombreux domaines. Mais il était clair que le premier pas devait venir de moi, que je devais lui dire les choses de ma vie dont j'avais le plus honte, celles que je n'aurais même pas voulu voir revenir dans mes propres rêves. Quand je l'ai fait, cela a noué entre nous des liens nouveaux. « Tu n'es pas le seul à avoir été sous l'emprise de tels problèmes, m'a-t-il dit. Moi aussi. »

A mon retour au Kenya, nous sommes donc beaucoup mieux compris. Lorsque je suis entré dans l'affaire, il me dit qu'il se refusait à donner des pots de vin, alors que c'est pratique courante dans nos pays. La chose est révolutionnaire pour un Indien établi en Afrique, car la plupart d'entre eux ne pensent qu'à l'argent. D'autant plus que je suis issu d'une ethnie du Goujerat, en Inde, les Patel, qui ont un flair assez spécial pour tout bénéfice à faire où que ce soit ! Nous estimons maintenant que c'est le moindre des services qu'une famille asiatique comme la nôtre peut rendre à l'Afrique.

**Que s'est-il passé, une fois prise la décision ?**

Prendre une décision et même l'annoncer aux autres, c'est facile, mais il est moins facile de s'y tenir, surtout quand il s'agit d'argent. Nous avons dû dire à nos clients que désormais nous appliquerions l'honnêteté en toute rigueur. Il a fallu mettre les points sur les i et prendre le temps de leur expliquer le pourquoi de notre attitude, de les éclairer sur le système fiscal en vigueur, sur les raisons pour lesquelles un gouvernement doit percevoir l'impôt, etc. Sans quoi, que dire à un client qui inscrit sur ses notes de frais les achats de maquillage de sa femme, les fait passer comme frais de transport et compte sur nous pour que le fisc ne pose pas de questions embarrassantes ?

Certes nous avons perdu un certain nombre de clients qui savaient que nous n'allions pas « payer » un employé des services fiscaux pour transmettre leur dossier sans qu'il manifeste trop de curiosité à l'égard de leur déclaration ou de leur bilan.

Durant les premières années, cela nous a obligé à travailler deux fois plus et à gagner deux fois moins que si nous avions eu recours aux pots de vin. Car nous avons moins de clients et devons prendre plus de temps sur chaque dossier. En effet, l'honnêteté exige un plus grand travail de réflexion. La malhonnêteté, c'est facile à court terme. La solution malhonnête est souvent celle à laquelle on pense en premier lieu. Par contre, l'honnêteté ne paie qu'à long terme.

Cela nous a aussi mis dans une position très délicate vis-à-vis des autorités : le fonctionnaire à qui vous refusez un pot de vin se fâche et se met à vous harceler et à



**M. Ashwin Patel**

vous poser plus de questions que nécessaire. Mais nous n'avons pas cédé.

Maintenant nous jouissons de la confiance des fonctionnaires des impôts. Ils savent que ce que nous disons est vrai et qu'ils n'ont pas besoin de tout éplucher.

De leur côté, nos clients ont pris conscience du fait que nous faisons notre travail à fond et que par conséquent ils ne seraient désormais plus harcelés par les agents du fisc. D'autant plus que depuis quelque temps le gouvernement fait des efforts particuliers pour recouvrer les arriérés d'impôts et que le nombre des contrôles a tendance à augmenter. Parce que nous sommes honnêtes, nous avons la paix du cœur. Si le fisc veut vérifier les comptes d'un de nos clients et remonter jusqu'à 1968, cela ne nous fait pas peur parce que nous avons agi conformément à la loi. A d'autres que nous, ces contrôles posent de sérieux problèmes. Quoi de plus, certains de nos clients qui nous avaient quittés et qui ont vu leurs affaires gâchées par des comptables malhonnêtes reviennent maintenant chez nous.



**Nairobi, impression d'artiste**

Dans notre profession, beaucoup de gens croient que si on est honnête, on ne gagne pas d'argent et on n'a pas assez de clients. Mais ce que nous avons perdu les premières années, nous l'avons retrouvé en abondance depuis lors et nous sommes maintenant débordés de travail.

**Le respect de valeurs morales est donc pour toi plus important pour combattre la corruption que les réglementations gouvernementales ?**

Le contrôle gouvernemental ne peut agir que comme une contrainte extérieure. La lutte contre la corruption, elle, ne peut venir que de l'intérieur, de la volonté de l'individu.

*Evoquant ensuite l'action menée au Kenya par l'équipe du Réarmement moral, une équipe très diverse par ses origines et ses traditions. Ashwin en vient à nous raconter la façon dont il s'est marié, une expérience où il voit rassemblés le respect de la tradition et l'application du principe de l'écoute tel qu'il l'a acquis par le Réarmement moral.*

Mon père et mon beau-père se sont entendus pour proposer à leurs deux enfants de se marier, et cela trois semaines avant la date prévue pour la cérémonie. Je songeais au mariage depuis six ans déjà, mais je n'avais pas senti jusqu'à ce jour que le moment était venu, malgré les nombreuses pressions et propositions dont j'avais été l'objet de la part de mes parents.

Aussi me restait-il fort peu de temps pour prendre ma décision.

Nous sous-estimons parfois le soin et la sollicitude de nos parents à notre égard. Ils nous connaissent, ils connaissent nos besoins. En même temps, ils se sentent obligés de s'en tenir à cette tradition très forte qui fait qu'on ne peut pas se marier au-delà de limites géographiques ou ethniques très étroites, ce qui réduit beaucoup les possibilités de choix. Comme je commençais à me dire que le moment était sans doute venu de me marier, j'acceptai de rencontrer la jeune fille.

Au moment où nos pères s'étaient entendus, elle était sur le point de partir pour l'Angleterre. Toutes ses affaires étaient déjà prêtes et c'est contre son gré et dans les larmes qu'elle a été presque entraînée de force à venir me voir. J'avais noté par écrit, avec beaucoup de précision, ce que je pensais devoir lui dire : douze points résumant mes objectifs de vie. Quand elle est arrivée dans la pièce où nous devions nous rencontrer, je lui ai donné la feuille de papier et je suis sorti. Au bout de quelques instants je suis

revenu et j'ai vu un grand sourire sur son visage. « La raison pour laquelle je ne voulais pas me marier, me dit-elle, c'est que j'avais peur de me retrouver avec quelqu'un qui ne croyait pas à des idées comme les vôtres. » J'ai aussitôt su que c'était juste de l'épouser. Nous nous sommes mariés trois semaines plus tard. C'était il y a trois ans. Je crois que j'ai une chance folle, comme cela n'arrive qu'une fois sur un million ! Mais c'était grâce à l'écoute et à l'obéissance !

Ces traditions ne sont pas vaines. Dans l'ouest, on tombe amoureux, puis on se marie. Chez nous on se marie d'abord, puis on tombe amoureux, ce qui exige un grand pas dans la foi ! Mon père, lui, n'a vu ma mère pour la première fois qu'au moment même de la cérémonie. Dois-je ajouter que dans son cercle d'amis et dans notre parenté je n'ai vu aucun divorce, aucune séparation ? Je crois donc que, de même que nous avons beaucoup à apprendre de l'Europe, l'Europe – où le mariage, malgré ce qu'il a de sacré, semble avoir de moins en moins de valeur – a beaucoup à apprendre de nous.

**Philippe Lasserre**  
(Interview réalisée avec  
Nils-Erik Sarnbrink)

## TEL QUEL

### Donneuses de vie

Les femmes doivent être à même de donner une âme à leur foyer, d'être des donneuses de vie. C'est-à-dire créer l'atmosphère qui permet à chacun de grandir, de s'épanouir, d'assumer une destinée créatrice et constructive. Cela peut se faire de mille et une façons, à la maison d'abord, mais aussi dans une usine, dans un hôpital, partout. En outre, cela n'est pas le seul privilège des femmes mariées. Je suis célibataire et j'estime que je peux faire tout autant pour donner une âme à un foyer que n'importe quelle femme mariée. Quand je suis à Caux, où le nombre de personnes varie entre trente et cinq cents, les possibilités ne manquent pas : mais il en va de même lorsque je suis auprès de mon père âgé, ou chez quelqu'un d'autre, ou en train de m'occuper d'enfants.

Il y a quelque temps, j'ai dû m'occuper pendant une année entière d'enfants qui n'étaient pas les miens. Nous étions dans un appartement de grande ville, dans un de ces immeubles où, comme souvent aujourd'hui, tout le monde s'ignore. Au-dessus de nous vivait la famille d'un

médecin. J'étais très jalouse de la jeune femme, qui avait tout ce que je n'avais pas : un mari qui faisait une belle carrière, un appartement, deux petites filles.

J'eus un jour l'idée de l'inviter pour prendre une tasse de thé avec moi et, quoi de plus, de lui demander si elle était heureuse. Pensée saugrenue, tant elle avait l'air heureux, elle qui avait tout. Mais je suivis mon idée et, durant le thé, lui demandai si elle était heureuse. Elle s'effondra en larmes et me dit que son mari était parti avec une autre deux jours auparavant. Naturellement, je n'avais rien su de tout cela en l'invitant : peu à peu elle a trouvé la foi. Au bout de quelques mois, son mari est revenu et ils ont reconstruit leur foyer.

Les femmes célibataires, et les autres également, dépensent beaucoup d'énergie en frustrations, en comparaisons, en jalousies. Nous qui aimons être efficaces, et devons l'être, il nous faut remplacer la revendication par la sollicitude et acquérir l'efficacité qui aidera ceux qui nous entourent à avoir leur place sur cette terre.

**M. C. Borel, Suisse**

# ***Vous êtes citoyen du monde Mais vous n'êtes pas agriculteur...***

***C'est dommage pour vous, mais c'est un fait***

*Vous n'êtes pas agriculteur, mais votre vie, à chaque repas, dépend de ceux qui cultivent les champs, les vergers, les terrains maraîchers et de ceux qui produisent viande, volaille et produits laitiers.*

*Vous n'êtes pas agriculteur, mais vous ne pouvez pas vous désintéresser de l'angoissant problème des famines qui frappent tant de régions du monde.*

*Vous n'êtes pas agriculteur, mais vos souvenirs d'enfance ou vos vacances vous relient au milieu rural. Vous ne pouvez pas y nouer les amitiés que vous souhaiteriez sans connaître ce que pensent et comment vivent et travaillent les agriculteurs de notre temps.*

*C'est pourquoi vous vous abonnez au premier hebdomadaire agricole français, « LA FRANCE AGRICOLE », indépendant de tout groupe de presse, de tout parti politique, de toute organisation professionnelle ou syndicale.*

*Fondée en 1945, par un groupe d'agriculteurs, LA FRANCE AGRICOLE est encore aujourd'hui conçue et dirigée « par des agriculteurs, pour les agriculteurs » et s'adresse chaque semaine à un million de lecteurs...*

*En vous abonnant, ayez la gentillesse de nous signaler que vous êtes un lecteur de « Changer »...*

## **POUR VOUS ABONNER**

Découpez (ou recopiez), remplissez et expédiez le bulletin d'abonnement à  
« LA FRANCE AGRICOLE », 10, rue Martel, 75480 Paris Cédex 10

(Nom, prénom en majuscules)

(Profession, raison sociale)

(Lieu-dit, ferme, rue)

(Code postal)  (bureau distributeur)

S'abonne à « LA FRANCE AGRICOLE » pour  1 an  3 mois  6 mois  
et verse la somme de F  par chèque bancaire ci-joint  
 par virement postal trois volets ci-joint  
 par mandat versement à votre C.C.P.  
 « LA FRANCE AGRICOLE » Paris 5570-94 T

### **TARIFS DES ABONNEMENTS**

<b>FRANCE :</b>	<b>1 an</b>	<b>105 F TTC</b>
	<b>6 mois</b>	<b>60 F TTC</b>
	<b>3 mois</b>	<b>40 F TTC</b>
<b>ETRANGER :</b>	<b>1 an</b>	<b>170 F TTC</b>
	<b>6 mois</b>	<b>100 F TTC</b>

**LA FRANCE  
AGRICOLE**